

Cette *Pietà* provient d'une église de Villeneuve, petite ville perchée sur une colline juste en face d'Avignon. Elle est attribuée au peintre Enguerrand Quarton, dont on sait relativement peu de chose, sinon qu'il était originaire du nord de la France, de Laon en Picardie, et qu'il travailla en Provence entre 1444 et 1466. Rares sont les peintures qui nous sont parvenues de lui, mais nous pouvons admirer parmi ses productions les plus célèbres le *Couronnement de la Vierge* conservé au musée Pierre-de-Luxembourg à Villeneuve-lès-Avignon. La *Pietà de Villeneuve-lès-Avignon* peut être considérée comme l'un des derniers grands chefs-d'œuvre de [l'école d'Avignon](#).

Le tableau est repéré par Prosper Mérimée en 1834 dans l'église de Villeneuve-lez-Avignon. Il sera exposé lors de l'exposition des primitifs Français cette même année, puis acheté par la Société des Amis du Louvre pour la somme de 100 000 francs. Le tableau entre officiellement au Louvre le mardi 14 novembre 1905, après avoir subi une restauration rendue nécessaire par son état (encrassement).

Une copie a été réalisée au moment de la vente, qui remplace l'original dans l'église de Villeneuve-lez-Avignon.

Ce que me dit La Pietà

La Pietà donne à voir l'invisible, un fragment, un pli, la courbe du coude, la pliure de l'arrière de la jambe, un genou...

La Pietà, c'est une histoire, une rupture, une douleur, une rédemption...

Le corps d'un homme couché; blanc, lascif, impudique, offert à nos regards d'humains civilisés. Les sillons ombrés, la douceur de la peau. La délicatesse de la carnation, le moelleux du modelé, le velouté des ombres, la blancheur mordorée et puis la violence, les striures, la brutalité sur un corps sans défense, une telle sauvagerie dans le silence, un corps abandonné...

Cet homme, au centre, au premier plan, ce corps étiré et longiligne, démesurément allongé, traverse l'espace, un arc de cercle douloureux qui vient cogner sur le récitant. Forme pâle, silencieuse, troublante. Le bras droit pend en une ligne énergique, comme une cicatrice. Il est entouré par Marie, la Mère, à la peine immense, l'Ami Jean, le frère, le compagnon de tous les coups et Marie Madeleine la délinquante, éplorée. Les mains crispées, jointes, en forme de calice, refermées sur la tête ou sur un objet, aux doigts effilés se parlent, se renvoient en un ballet vivant et muet. Tout est signe...

Puis les tissus qui racontent: des étoffes souples, un bon tissu de laine qui protège, les lourdes étoffes des marchands cossus du Nord, les fronces sophistiquées d'un bleu sombre ajoutant à la violence feutrée de la scène. Ces tissus protègent les corps, les enveloppent d'un cocon protecteur contre les injustices des hommes et ce contraste rend encore bien plus de férocité à cet image d'un corps abandonné.

Et puis il y a le voyeur, le passant, celui qui est nous et qui participe à cette indicible mystère. Tout cela baigne dans un halo d'or, de lumière. Le jaune intense envahit tout le haut de la scène auxquels répondent le rouge et le bleu intenses comme une protection...

Le mystère qui échappe et ravit. En une seule scène, un seul regard, le début, la naissance, la fin, la mort et la grâce qui nous échoient, la transcendance que l'on ressent...

Voir, ressentir ! Simplicité et grandeur universelles... Il n'y a pas de haine, pas de doute, pas de ressentiment, il n'y a qu'Amour, et nous en avons bien besoin... dans ce XXIème siècle si plein d'angoissantes questions sans réponse.

Bruits et fureur s'opposent au calme... une respiration, un silence... l'obscurité et la lumière.